

ROBERTO J. PAYRO

Le petit-fils du gaucho (1946)

Partie 1. Chapitre XIV

La mort de petit père laissait dans les mains de don Higinio Rivas les destinées politiques de Los Sunchos qu'il avait partagées avec lui. Il était le chef unique et indiscutable, parce que, entre autres choses, il connaissait les secrets des autorités de la commune et les tenait, pour ainsi dire, à sa discrétion. Convaincu que tôt ou tard je me marierais avec Thérèse, ignorant le changement radical qui était intervenu dans nos relations, sachant que mon père nous avait laissé plus de dettes que de bien, que *petite mère* était incapable de sortir de l'embarras et que je ne saurais pas m'en tirer mieux qu'elle, il me proposa de se charger avec désintéressement d'arranger nos affaires d'une façon qui nous donnerait satisfaction.

- *J'obtiendrai que la propriété vous reste et que vous réussissiez à payer les créanciers au moyen d'un amortissement, en affermant les trois quarts du terrain dont vous n'avez pas besoin. Pour vivre, pour le pot-au-feu, les vêtements et les menus frais, il ne*

sera pas difficile d'obtenir du gouvernement de la province qu'il donne une pension à la veuve ; j'irai moi-même à la ville jusqu'à ce que je l'obtienne. C'est malheureux que Fernando soit mort sans arranger ses affaires et qu'il fût si gaspilleur, car il aurait pu vous laisser une petite fortune. Mais qu'importe ! En somme, la propriété vaudra beaucoup plus dans quelques années et tu pourras la vendre très avantageusement, quand les temps seront meilleurs. Ta maman, d'ici là, a besoin de très peu de chose, et toi, tu peux t'arranger avec tes appointements de la municipalité. L'essentiel est de continuer à vivre sans avoir besoin de recourir aux usuriers.

Il s'interrompt, hésita un peu, comme si ce qu'il allait dire lui coûtait, et ajouta :

- Ceci, jeune homme, est un secret entre nous deux et ta mère. Fernando avait en moi une confiance justifiée, car je fus toujours son ami ... Craignant d'être, un jour, obligé de vendre sa propriété dans de mauvaises conditions, ii me demanda de l'hypothéquer avec une clause de rétrocession. Naturellement, c'était un trompe-l'oeil. Nous fîmes, à l'étude, un

contrat d'hypothèque et je lui donnai une contre-lettre, sans date, déclarant qu'il m'avait payé et que la propriété continuait à lui appartenir cela pour le cas où il m'arriverait malheur car, entre nous, une semblable garantie était inutile. Cette lettre doit être dans les papiers du défunt, apporte-la moi, et je t'en donnerai une autre en garantie. L'hypothèque prend fin dans quelques mois, nous la renouvellerons, à ton nom et à celui de ta mère, avec les formalités de l'exécution testamentaire, et ainsi, personne ne pourra mettre la main sur le seul bien qui vous reste.

Il s'interrompit, puis ajouta ensuite, avec un petit sourire malicieux :

- Tout cela ne sera pas très légal, mais, mon petit, chacun s'arrange comme il peut, et il me semble que ton père avait raison de ne pas vouloir se dépouiller pour payer ses créanciers. qui sont presque tous des richards qui n'ont pas besoin de ces recouvrements. Quant à toi, comme tu paieras, on n'aura rien à te dire ...

Nous donnâmes à don Higinio tous les pouvoirs dont il avait besoin pour régler

librement nos affaires. Il afferma une grande partie de la propriété dans de bonnes conditions, obtint la pension du gouvernement de la province et une autre du gouvernement national pour « *la veuve et le fils du guerrier du Paraguay* » ⁽¹⁾, s'arrangea avec les créanciers, exigeant d'eux une importante remise et les obligeant à se contenter d'un petit versement annuel – « *un poil de loup* », disait-il –, de façon qu'au lieu d'empirer, notre situation s'améliora, parce que *petit père*, qui n'avait jamais assez d'argent, n'était plus là, et que Thérèse suffisait à m'absorber. L'abondance régnait donc à la maison et la joie y aurait régné aussi, si *petite mère*, pareille à une plante grimpante subitement privée de son appui, ne s'était flétrie.

- *Maîtresse Marie n'a plus guère d'années à vivre* – murmurait-on, en la voyant passer comme un fantôme, taciturne et résignée.

- *Pourquoi t'affliges-tu ainsi, petite mère?* – essayai-je de lui dire une fois –, *après tout petit père ne te rendait pas si heureuse.*

Elle me regarda épouvantée, comme si je venais de blasphémer, et s'écria :

- *Maurice ! C'était ton père !*

La religion de la famille primait, en elle, tout autre sentiment, tout autre raisonnement.

Ainsi, le temps passa, lent et monotone, jusqu'à ce que don Higinio voulût un jour compléter, par un coup de maître, l'aide magnifique qu'il nous avait prêtée, en mettant à exécution d'une façon décisive son projet de « *faire de moi un homme* ».

Il arriva que dans la liste des candidats officiels, pour notre département, il en figurait deux ou trois qui étaient loin d'être de la dévotion des autorités sunchalaises. Un d'entre eux, surtout, Cirilio Gomez, ex-habitant de Los Sunchos et coupable d'une grande indiscretion sur le maniement des fonds municipaux et de la Caisse de bienfaisance, était un ennemi personnel de Casajuana et de Guerra qui avaient fait partager leur haine à don Sandalio Suarez, le commissaire de police. Tous trois, ils protestèrent violemment contre les projets électoraux de leurs chefs (les listes leur arrivaient toujours toutes faites de la ville, et ils faisaient voter pour elles les yeux fermés) et ils déclarèrent qu'ils ne

voteraient jamais pour celle-là si elle n'était modifiée selon leurs désirs, en éliminant la candidature de Cirilio Gomez. Ils allèrent, dans leur indignation, jusqu'à la menace, jurant que, si leur demande n'était pas agréée, ils feraient s'abstenir « *leurs amis* » laissant ainsi le chemin libre à l'opposition que ce premier succès imprévu ne manquerait d'enhardir.

Cet événement mit en ébullition le pacifique village de Los Sunchos, déchaînant des passions et des ambitions. Dans d'aussi graves circonstances, don Higinio eut conscience de son rôle de chef ; il prêcha la modération, le maintien de la discipline à tout prix, et se chargea d'arranger lui-même les choses de façon que tout le monde fût satisfait, tous, sauf le candidat évincé. Il irait à la ville, se mettrait d'accord avec les chefs du parti officiel, il irait voir le Gouverneur si c'était nécessaire ! On lui donna pleins pouvoirs.

Avant son départ, il me fit appeler :

- *Mon garçon – me dit-il –, ton sort est entre mes mains. Je n'attendais qu'une occasion et je ne la raterai pas. Quoique tu n'aies pas encore l'âge, nous allons te faire député.*

Je restai stupéfait. Je n'avais pas, dans mes rêves les plus ambitieux, osé

espérer une pareille chance. De simple petit employé de la municipalité – car quoique mes appointements eussent été augmentés plusieurs fois, on ne m'avait donné aucune fonction pour la bonne raison que je n'en exerçais pas –, de simple petit employé, député au Parlement de la province, c'était un saut si grand ! ...

- *Est-ce vrai, don Higinio ? Vous ne plaisantez pas ? – dis-je enfin –, mais quels titres ? ...*

- *Tu es le fils de ton père et un peu le mien, si tu te maries avec ma fille ... comme c'est possible. Il n'y a pas de quoi s'étonner. Évidemment, si Thérèse était un homme tu n'aurais pas cette chance ... Mais cela revient au même ... Je m'entends, et quand le moment arrivera ... La fille et toi, vous êtes trop jeunes encore ... Bon. Mais, en plus du nom de ton père et de ma protection, tu as tes travaux : tu as écrit dans **La Epoca**.*

En effet, à fréquenter la rédaction, j'avais griffonné de vagues articles, quelques diatribes plus ou moins calomnieuses contre nos adversaires.

- *De la Espada étant galicien ne peut prétendre à autre chose qu'à un peu d'argent ; nous le lui donnerons. Il sera*

le premier à proclamer que tu es l'âme du journal et le meilleur élément du parti. Enfin cela me regarde, et tu peux être assuré que personne ne m'en empêchera.

J'avais la fièvre. Je ne savais ce qui m'arrivait, je ne pouvais rester en place, ni parler ; j'aurais dansé, crié, couru. Entre temps, don Higinio me réservait une surprise encore plus grande, si on y réfléchit bien.

- Tu seras député – continua-t-il –, et tu auras une petite fortune. Je pense à cela depuis longtemps et je crois enfin avoir trouvé la solution. A peine assis à ton banc au Parlement, je ferai en sorte que la municipalité fasse prolonger les rues Santo Domingo, Avellaneda, Pampa, Libertad, Funes et Cadillal, qui sont coupées par ta propriété. Naturellement, elle devra te payer la valeur du terrain qu'elle t'enlèvera. Tu deviendras alors propriétaire de vingt-six pâtés de maisons. Si tu suis mon conseil, tu en vendras deux ou trois des plus éloignés. Ce qui te restera deviendra plus tard une véritable fortune, bien que cela vaille peu de chose actuellement. Si le pays continue à prendre de l'extension, tu

deviendras subitement plus riche qu'Anchorena. Je ne t'en dis pas plus.

Je l'embrassai en dansant.

- Oh ! don Higinio, comment pourrai-je vous le rendre ! ...

Il m'écarta, souriant et remuant sa tête de lion paisible, et alluma un cigare. Puis il ajouta :

- Je ne te demande rien. Je sais ce que tu vaux et j'ai confiance en toi ... De plus, je le fais aussi pour Thérèse qui t'aime beaucoup et qui sera une compagne idéale ... Cela, je te le garantis, car nous, les Rivas, sommes tous comme de l'or en barre, très droits et loyaux ... Et maintenant, mon garçon, aie beaucoup de patience et tiens ta langue, afin que l'on ne connaisse pas notre jeu.

Et il m'ordonna de m'en aller, sans vouloir écouter mes protestations de gratitude.

1. Parce que Gomez Herrera avait pris part à la célèbre guerre qui, en 1871, opposa au Paraguay l'Argentine, l'Uruguay et le Brésil.

Traduction de Georges PILLEMENT



Notes de Bernard Goorden, autre traducteur de Roberto J. PAYRO.

Le Petit-Fils du Gaucho (1946) ; Paris ; Nouvelles Editions Latines ; 1946, 318 p. (achevé à Uccle-lez-Bruxelles, le 9 décembre 1910) = ***Las Divertidas Aventuras de un Nieto de Juan Moreira*** (1911) ; Buenos Aires, Editorial Losada, 1944, 302 p.

Une première traduction, très partielle, sous le titre « ***Aventures divertissantes du petit-fils de Juan Moreira*** », a été publiée dans ***La Belgique artistique et littéraire*** (*Revue nationale du Mouvement Intellectuel*), Bruxelles, tome trente-quatrième, janvier-février-mars 1914, pages 173-190. Le nom du premier traducteur n'est pas mentionné mais Arnold Goffin en signe une « *préface* » aux pages 173-175. Voir :

<http://idesetautres.be/upload/PAYRO%20AVENTURES%20DIVERTISSANTES%20PETIT%20FILS%20JUAN%20MOREIRA%20BELGIQUE%20ARTISTIQUE%20LITTERAIRE%201914.zip>

Nous n'avons pas l'intention de revoir la traduction de notre aîné, Georges Pillement mais nous aurions conservé les prénoms d'origine : Teresa et Mauricio. Nous avons rendu un hommage à Georges PILLEMENT. Voir :

<http://www.idesetautres.be/upload/HOMMAGE%20A%20Georges%20PILLEMENT%20traducteur%20hispanophile.pdf>